

Le perchoir du perroquet

Autor(en): **Sury, J.-P. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **27 (1997)**

Heft 12

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827507>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le perchoir du perroquet

Sous le titre à première vue saugrenu «Le perchoir du perroquet», Michel Rio écrit en 1987 un roman très bref (123 pages), mais d'une densité rarement atteinte. Pourquoi ce titre? Le perchoir du perroquet évoque en fait une technique de torture largement utilisée en Amérique latine. La victime, nue, est pendue la tête en bas, de telle manière que tout le poids de son corps repose sur ses avant-bras. Elle a très vite l'impression que ses doigts vont éclater. Ses bras semblent se disloquer. Le perchoir du perroquet n'est en général qu'une introduction à d'autres tortures...

Ayant tout récemment lu ce livre, une chose m'a d'emblée frappé: si ce récit d'un prêtre ayant subi d'atroces tortures dans un pays d'Amérique latine est présenté comme un roman, il n'en est pas moins enraciné dans le réel. Il se trouve que j'avais rencontré, au début des années 80, un Dominicain torturé sous un régime militaire latino-américain. Il était venu dans un monastère de France se refaire une santé après avoir vécu l'innommable. Mais je le sentais brisé au plus profond de lui-même par ce qu'on lui avait fait subir. Aussi ne fus-je pas étonné d'apprendre, quelque temps plus tard, le suicide de ce religieux martyr.

Dans le roman de Rio, le héros semble lui aussi cheminer vers la plus profonde des désespérances. En lui, le ressort de la foi est cassé. Un instant, on peut croire que la rencontre d'une femme va le sortir de lui-même et le ressusciter... Mais non! Il reste prisonnier de son insoutenable solitude, où il se pose des questions essentielles.

Celle du sens de la souffrance est bien sûr l'une des plus fortes. Et il est très mal armé pour y répondre, car il a été marqué par un christianisme malsain, extrêmement doloriste, c'est-à-dire qui attribue de la valeur à la souffrance en elle-même. Or le message de Jésus n'est nullement une apologie de la souffrance et la Passion n'est finalement

qu'une toute petite part, en temps, de la vie de Jésus. En réalité, ce qui a du prix n'est pas la souffrance, mais l'amour qui permet à une personne de dépasser la souffrance en l'offrant pour l'être ou les êtres aimés. C'est tout autre chose!

Le personnage central du livre de Michel Rio n'est pas aidé non plus par son dialogue avec l'Abbé du monastère. Ce dernier en effet s'appuie sur une conception de Dieu fort éloignée des Evangiles et de l'Ancien Testament, et qui s'apparenterait plutôt au bouddhisme. Il se sent certes comme une parcelle de Dieu – et cela peut être source d'espéran-



ce –, mais ce Dieu n'est pas un interlocuteur réel, puisque cette «parcelle», dans la foi du Père Abbé, est finalement appelée à disparaître en se fondant dans le Tout.

L'horreur absolue de la torture, c'est qu'elle détruit en un homme la part d'enfant qu'il porte en lui. Très difficile, après cela, de survivre!

Abbé J. P. de Sury

Plus jamais seul(e)

Les générations se suivent, mais sont loin de se ressembler. A les comparer, les êtres qui vivent seuls ont passé en Suisse, de 224 000 en 1960 à près du million en fin de siècle proche. Une hausse étonnante qui englobe les personnes divorcées et séparées (toujours en augmentation), ainsi que les célibataires, les veuves et veufs.

Bien sûr elles ne sont pas toutes du troisième âge. Mais la moitié comporte de «vrais» solitaires et le quart groupe les veuves et veufs. Le dernier quart rassemble les personnes divorcées et séparées.

Voilà pour les chiffres et statistiques. Ce qui veut dire que vous faites peut-être partie de ceux qui visent ces réflexions. Avec le risque constant en écrivant de façon générale, d'oublier un cas intéressant ou de rater la cible. Alors réaction de votre part, ou excuse de la mienne.

Première constatation: la multiplication des personnes seules a été particulièrement forte chez les jeunes et les hommes. La peur de s'engager (pour la vie?). Les célibataires vivant seuls actuellement étaient presque 100 000 en 1960. L'égoïsme ou la crainte de l'avenir ne sont

pas seuls en cause. Les études prolongées, la formation professionnelle plus dure, les exigences de bien-être et de sécurité matérielle de beaucoup de femmes bloquent les élans vers l'autre. Sans compter la possibilité de vivre sans engagement (civil ou religieux). Ce qui laisse la porte ouverte aux ruptures, désirées ou imposées.

Le grand nombre de «ménages» à une personne tient peut-être à l'égoïsme, mais pas forcément à la recherche de la solitude. A le vouloir vraiment, on trouve de multiples occasions de dénouer l'esseulement. Condition première: faire le premier pas. Aller vers l'autre. Briser le verrou de l'égoïsme ou de la timidité. Rompre le carcan de l'orgueil. Ne rien attendre, et tout donner.

En ce temps de solitude personnelle, heureuse et riche de vocation familiale, amicale, pastorale, je vous souhaite de vivre pleinement la luminosité d'une présence bienfaisante et nécessaire, parce qu'unique et éternelle. Fêter avec ferveur la divine naissance, c'est la garantie de n'être jamais seul.

Pasteur J. R. Laederach